



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.fr

*Cardinales*, classiques de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup>

*Cardinales/Commentaire* sur les classiques de l'Antiquité au XIX<sup>e</sup>

Cardinales a fait d'emblée en beau: la collection s'est ouverte avec Goethe, notre prophète; son magnifique texte, *Le Conte*, a paru dans une nouvelle traduction, due à François Labbé; nous remontons ensuite dans le temps: l'helléniste et latiniste Marcel Desportes a laissé une traduction inédite, de l'Énéide, forte littérairement et indéniablement inventive. Grâce à l'érudition de l'écrivain Gianfranco Stroppini de Focara, spécialiste de Virgile, le pari a été relevé—une mise sur le marché de l'opus magnum de la culture occidentale. Au printemps de 2010, outre la grande épopée africaine rapportée par Lylian Kesteloot, *L'Épopée bambara de Segou*, Virgile nous est revenu avec les *Géorgiques* et les *Bucoliques*, dans une traduction originale de Léopold Niel. Voici, dans la traduction de Charles Dobzynski, les *Sonnets à Orphée*; suivront des poèmes d'Emily Dickinson traduits par Antoine de Vial ainsi que plusieurs romans et essais de Judith Gautier, qui eut, dans le dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première décennie du XX<sup>e</sup>, une notoriété considérable. Sont prévus des traductions-adaptations pour la scène contemporaine du théâtre espagnol de la période d'or, des grands opus de Shakespeare, des classiques de l'Antiquité, sous la plume érudite et étourdissante d'un grand dramaturge et d'un philosophe du théâtre, Jean Gillibert. Mais aussi des plus beaux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament dans des traductions de notre temps. Il en sera ainsi des érudits, des romanciers, des moralistes de ces vingt siècles—voire en-deça—miroir d'une condition en tous points semblable à la nôtre; le vertige des âges n'a en rien modifié les interrogations, les espérances, les révoltes, les tourments des hommes et des femmes: *Cardinales* en sera le reflet bien sûr, et dans une veine universaliste. *Cardinales/Commentaire* dégage des vues sur ces vertiges, ces périodes, ces phares. La collection réunira de belles contributions. Un texte original et enté sur notre manière d'être et de voir l'inaugure. Il s'agit de «*Stéphane Mallarmé et le blanc souci de notre toile*» du *Livre à l'Ordinateur*, de David Mendelson (2013).

D.C.

ISBN: 978-2-296-08860-3

© Orizons, Paris, 2013





## Dans la même collection

Parus dans «Cardinales/Commentaire»

David Mendelson, *Stéphane Mallarmé et «le blanc souci de notre toile»*  
*du Livre à l'Ordinateur*, 2013.

Parus dans «Cardinales» :

Goethe, *Le Conte*, 2008

Virgile, *L'Énéide*, 2009

Virgile, *Les Géorgiques, Les Bucoliques*, 2010

L. Kesteloot, (recueillie par) *L'Épopée bambara de Segou*, 2010

Rainer Maria Rilke, *Sonnets à Orphée*, 2011

Emily Dickinson, *Menus Abîmes*, 2012

Chatzi Sechretis, *L'Alipachade* (épopée épirote), 2013

Nos autres collections: *Contes et Merveilles, Profils d'un classique, Cardinales, Universités, Comparaisons* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie—La main d'Athéna, Homosexualités* et même *Témoins*, ou *Histoire* ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).



# L'Alipachade





## Du même auteur

### OUVRAGES

*Traité de phénoménologie littéraire (Modèle sémiophysique de la littérature)*, Paris, Publisud, 1996, 367 p.

*Des Substitutions comme principe de la pensée. Étude de récits mythiques grecs et sanscrits*, Paris, L'Harmattan, coll. Ouvertures philosophiques, 2012, 314 p.

*L'Alipachade*, Paris, coll. «Cardinales», Éditions Orizons, 2013 [en collaboration avec M. G. Kokossoulas].

*Séceph l'Hispeén*, Paris, Éditions Orizons, 2013.

\* En collaboration avec G. Schaufelberger : traductions du sanscrit

*Le Mahâbhârata*, tome I «La Genèse du monde», tome II «Rois et guerriers», tome III «Les Révélations», tome IV «La treizième année», Laval, 2003-2009, PUL-Québec.

*Le Mahâbhârata* (résumé et traductions), Paris, Éditions Orizons, coll. «Cardinales», 5 volumes, 2013.

*Histoire de Nala et de Damayantî*, Paris, Publisud, 1991.

*La Chute de Yayâti, extraits du Mahâbhârata*, Paris, 1992, NRF, Collection Connaissance de l'Orient, n° 56.

\* En collaboration avec François de Asis

*Du cubisme à l'impressionnisme*, Aix-en-Provence, À l'atelier, septembre 2004.

*L'Affrontement*, Fata Morgana, 2011.

### ÉTUDES EN REVUES

«S'expliquer la Littérature» in *Passion des formes — Hommage à R. Thom* —, Paris, éditions de L'ENS, collection Théoria, 1994, tome 2, p. 791-802.

«La Nature dans l'épopée du Mahâbhârata», *Diogène* n° 207, PUF, 2004, pp.170-173.

«La poursuite de Jayadratha par Arjuna vaut-elle pour celle d'Hector par Achille?», *Gaia* n°11, 2007, p. 131-173.

«Le Mythe hésiodique et la mort de Jayadratha», *Epéa Ptéroenta* n°18, Grenoble, 2009, p. 1-20.

«Aspects contemporains de la mythologie comparée», in *Bulletin de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres d'Aix-en-Provence*, 2009-2010.

«L'Alipachade de Chatzi Sechretis, une épopée orale en dialecte épirote», in *Bulletin de l'Académie des Sciences, Arts et Belles Lettres d'Aix-en-Provence*, 2011-2012.

\* Emission radiophonique

Messages des épopées indiennes, in «*Des Vivants et des dieux*», France-Culture, 15 avril 2006.

\* Publication numérique d'articles et de compte-rendus sur le site [www.utqueant.org](http://www.utqueant.org)





Chatzi Sechretis

# L'Alipachade

Épopée épirote

Texte traduit du grec et avant-propos de Guy Vincent  
revus par Georges Kokossoulas



**O**rizons

2013





Ασκήσις ἐς αὐτὰ  
τῆς Βίβλου Ἐξήσασα

τὸ πῦρ σφόνδ' ἰόσθη καὶ τὸ χασάν τρησάει  
 σὰ λαφύρα μὲ γυρίει τοῦ κάθου καὶ ὀφθαλμοῦ;  
 τὸ κάθου τῆς σαφαιδίας μὲ λόχον σφύρατο  
 χιτῶνας δόδρα σφύρα ὄναι ζαγορασθῆ  
 ἔξω κίονα λαφύρα καὶ τὸ σφύρ τοῦ φάει  
 τὰρα βαρῆ λαφύρα αἰσ' ἰὸν χασάν τρησάει  
 τὸν ἰὸν τὸν σφύρατον τὸν σφύρα μὲ φεραμῆ  
 μὲ αἶμα τὸν ζαγορασα αἰσ' ἰὸν ἰδουραῖν  
 τὸν σφύρα μὲ σφύρα καὶ μὲ σφύρα γαλῆν  
 ὀφθαλμοῦ ἔχον ἄνω λαφύρα γελῆν  
 καὶ τὸ μωρὸ χασάν ἀγα' ἔφα καὶ λαβα χεῖρ  
 νὰ μὲ σφύρα τὸν ἰὸν σφύρα χεῖρ κεδῆρ  
 βιαὶ σὰν βαρῆ τὸν φάει εἰν μὲ μωρῆ εἰν ἄνω  
 μὲν γὰρ δεβαρῆδης μὲ κίονα φεραμῆ  
 τὸν κίονα εἰν σφύρα μὲ ἰόνον τὸ τρησάει  
 ὀφθαλμοῦ μὲ ὀφθαλμοῦ τὸν ἔχον σφύρα  
 ἔξω σφύρα εἰσφύρα καὶ κεῖ τὸν φάει  
 ἔξω γὰρ τὸν παλῆα εἰ σφύρα εἰν νὰ κάθου  
 τὸν κάθου σαφαιδίας καὶ  
 σαφαιδίας αἰσ' ἰὸν καὶ  
 κίονα  
 τὸν ἰὸν ἔχον ἄνω καὶ ἔξω μὲ σφύρα  
 καὶ τὸν σφύρα τὸν σφύρα εἰν ἔχον φεραμῆ  
 μὲ γαλῆν





Χαρις βίεχερις λάγαρι εδδα λά μασίλια  
 οσχο και εν τριση χιλιας χιλιας λεβια  
 εξηλα χρονη λοιαμα ραξιδασα χιοκη  
 κι' οσα κι' οσα καρτω με' γυ' οι' ομαρη  
 ετρεαχημ καρτω με' για χαρ' μεγα  
 κι' αξιδασα εσοισα λα' μαλα να' μη' βγα  
 εμασιρη κι' οσα κι' δικαι κι' ραχφαι  
 μετα κι' λεβαχι οσ οσ' καμα μασιανι  
 κι' αξιδασα αδιναδ μαχερις να' αθις  
 κι' οσα κι' οσα καρτω να' οσ' ο' ετρεαχημ  
 για' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ'  
 ο μαλα οσ βελια οσ γυρη οσ να ημα  
 να' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ'  
 κι' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ'  
 για' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ'  
 κι' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ' οσ'  
 ο μαλα οσ Χαρις βίεχερις





## Préface

*L'*Alipachade ou *Vie d'Ali Pacha* est une épopée orale, d'environ 10 000 vers de quinze syllabes, écrite entre 1805 et 1812, par Chatzi (Hadji) Sechrétis (Siret ou Sechran), poète albanais (né autour de 1740, mort vers 1819), en langue turco-grecque de la région de l'Épire (Grèce du nord-ouest, Albanie du sud) ; c'est un long poème en l'honneur d'Ali Pacha (1750-1822), dont le pouvoir est installé à Iannina.

*C'est sans doute la dernière épopée populaire composée en Europe.* Son auteur est analphabète, sans doute aveugle, et il dicte son œuvre, inscrite dans une culture orale, à un lettré grec dont on ne sait rien, et que le poème nomme Salonitoglou (Panaghiotis Triantaphylou d'Amphissa ou de Salona, d'où ce nom de Salonitoglou). Le poème, fixé dans sa forme écrite, est conçu pour être récité dans différentes régions de la Grèce, comme d'autres complaintes, chansons ou récits consacrés à Ali Pacha. Cette épopée appartient à un cycle épique constitué de chants grecs mais aussi albanais qui célèbrent la personne d'Ali Pacha<sup>1</sup>.

1. Il existe un cycle de poèmes albanais liés à Ali Pacha : sur les plaintes de ses prisonniers, sur sa jeunesse, sur la trahison de ses fils, sur ses succès, sur le deuil d'Iannina après sa mort... L'édition de ces chants est la suivante : *Kengë popullore historike*, Tirana, 1956. Voir Yvon Tarabout, *Cahiers balkaniques* n°14, Paris, 1983 «Cosmas Thresprotos, Complainte d'Ali Pacha» (Les chants populaires historiques albanais, p. 174). Aucune traduction n'existe pour l'heure de ces poèmes albanais.





Habitué à des formes plus littéraires, les critiques ont surtout évalué cette épopée comme un précieux témoignage historique portant sur Ali Pacha et sur les premiers mouvements d'insurrection grecque. Plus récemment, le texte a permis des analyses grammaticales et lexicographiques sur l'idiome épirote dont se sert le poème et dans lequel les mots turcs et albanais sont nombreux. Dans les campagnes grecques du nord-ouest de la Grèce ou de la Crète, le souvenir de ces expressions demeure, surtout chez les personnes âgées. Mais outre ces idiomatismes, on note aussi dans le poème un souci d'utiliser un « grec démotique », commun à un plus grand nombre de locuteurs, dont le but évident est de faire connaître le poème, et de ne pas en limiter la diffusion à la seule région épirote.

C'est pourquoi il faut poser la question de la valeur littéraire de l'épopée de Chatzi Sechrétis. Ce dernier aspect a été quelque peu négligé, sans doute parce qu'il manquait les outils d'analyse qu'ont apportés les études sur l'oralité et les épopées orales dans des sociétés extra-européennes. Si l'on s'en sert, l'*Alipachade* peut alors être appréciée à sa juste valeur.

### Données préliminaires<sup>2</sup>

Le texte de l'«*Alipachade*» n'a jamais été édité *in extenso*. Il est conservé dans trois manuscrits et des carnets :

- a) le manuscrit Sathas (du nom de l'érudit grec Constantin N. Sathas qui en donna deux éditions partielles en 1869 et en 1870, l'une de 376 vers et l'autre de 6 458 vers) ; le manuscrit se trouve à la Bibliothèque Nationale d'Athènes (ms. Sathas n°1280) et représente la forme définitive du poème, celle qu'Ali Pacha destinait à l'impression — la seconde édition de C. Sathas est celle que nous traduisons. C'est C. Sathas qui donna à ce poème le nom d'*Alipachade* transformé ensuite en *Alipachiade*. Le manuscrit n'a pas de titre et reçoit aussi celui de *Vie d'Ali Pacha*<sup>3</sup>.
2. Voir, pour plus de précisions, les indications données par Matthias Kappler dans «Turcismi nell'Alipasiadha di Chatzi Sechrétis», *Eurasiatica* 31, Torino, 1993 et par Y. Tarabout, *op. cit.* Ces deux ouvrages sont essentiels à l'étude de l'*Alipachade*.
3. Nous avons pu consulter ce manuscrit à la Bibliothèque Nationale de Grèce : l'écriture en est soignée mais plus négligée vers la fin du ms. ; la disposition des vers est marquée par un retrait important d'un vers sur deux et une majuscule à chaque début de vers ; esprits et accents, virgules sont notés ; quelques abréviations d'usage comme la diphtongue «ou» devenue un alpha vertical, sont présentes ; à la fin de chaque feuillet, sur le côté droit, on trouve une réclame (le premier mot du feuillet

- b) un manuscrit identique appartenant à la Bibliothèque Ghennadhion d'Athènes.
- c) un manuscrit de la Collection Guilford (Archive de la Banque nationale de Grèce) de 3 642 vers ; ce manuscrit a pu appartenir à A. Psalidhas (directeur de l'École Kaplan à Iannina) et être celui que Sechrétis présenta à Ali Pacha, avant correction du Pacha.
- d) un manuscrit de 4 500 vers environ, qui provient du colonel anglais W. M. Leake (1777-1860) ; en 1805, ce colonel rencontre le poète Chatzi Sechrétis à la cour d'Iannina et recopie (ou fait recopier) dans ses carnets le poème ; ces carnets sont conservés au Museum of Classical Archaeology of Cambridge ; une copie du poème au même stade de la composition a pu exister et circuler, être celle qui fut confiée à Psalidhas, qui la remit à un médecin nommé Mamoukas ou Mavromatis ; c'est en somme le prototype du poème avant développements et corrections.

Des zones d'ombre quant à la transmission du poème demeurent. Aucune édition critique n'existe pour l'heure qui recenserait les variantes entre les manuscrits. La traduction que nous proposons se base sur l'édition donnée en 1870 par C. Sathas. Édition comportant deux parties : une première partie est une suite continue de 4 947 vers ; une seconde discontinuë où résumé et vers alternent. C. Sathas n'a pas publié l'ensemble de l'épopée et son choix se justifie par le fait que le poète, appelé à d'autres fonctions, a interrompu sa narration à l'année 1803 pour la reprendre quelques années plus tard, en insistant, alors, sur les faits d'arme du fils d'Ali Pacha (1807), avant de revenir in fine à Ali en personne et à une expédition militaire menée contre Kardhiki (ou Gardiki—village au sud de l'Albanie dont l'essentiel de la population était musulmane et dont le massacre provoqua la colère du sultan) en 1812.

L'épopée couvre d'abord les événements qui vont de 1750 (naissance d'Ali) à 1803 (destruction de Souli), soit 4 982 vers ; puis, dans la seconde partie éditée, les événements de 1807 à 1812, soit 1 500 vers : 3 500 vers environ n'ont pas été édités par C. Sathas. La fin du règne d'Ali Pacha comme sa mort sont donc absentes<sup>4</sup> car le poète meurt trois ans avant son maître Ali Pacha.

suivant) ; quelques feuillets sont raturés d'un trait ondulé ; les titres sont placés au centre avec des caractères de la même grosseur que l'ensemble.

- 4. *La Complainte d'Ali Pacha* de Cosmas Thesprotos (1823) narre la fin d'Ali Pacha, la prise d'Iannina. Lire la traduction qu'en donne Y. Tarabout (*op. cit.*).



Il faut souhaiter que l'ensemble du poème soit, un jour, édité pour compléter ce que nous proposons aujourd'hui. Car ce n'est que la première partie qui se trouve ici livré aux lecteurs, celle qu'a entendue, à quelque chose près, le colonel W. M. Leake en 1805. La publication ou la transcription intégrale de ses carnets est également à souhaiter.

### Les faits historiques

L'*Alipachade* célèbre Ali Pacha, le « lion de l'Albanie », despote de l'Épire et de la Roumélie<sup>5</sup>, dont l'existence historique fut colorée. Les informations ne manquent pas pour décrire ce personnage cruel, tyrannique, intelligent et rusé, qui sut, à la veille de l'insurrection grecque, se construire dans l'Épire un état quasi indépendant d'Istanbul et du Sultan.

Il naquit à Tépélène dans les années 1750, d'une famille albanaise de dignitaires locaux. De sombres histoires de *vengeance* marquent son enfance : à la mort de son père Véli en 1762, sa mère Khankô n'hésite pas à empoisonner des héritiers potentiels (le demi-frère d'Ali et sa mère ou seconde épouse) ; un clan rival le chasse de Tépélène ; sa mère et sa sœur sont faites prisonnières et violées collectivement par les villageois de Khormovo et de Gardiki (Kardhiki) ; la haine d'Ali à l'encontre de ces villageois durera jusqu'à ce qu'ils les anéantisse : Khormovo sera détruite en 1784, il en empalera et rôtera le chef, Gardiki sera détruite en 1815 de façon tout aussi radicale, soit plus de quarante ans après ; Khankô libérée moyennant rançon, le jeune Ali rejoint alors des brigands<sup>6</sup>, voleurs de chèvres et preneurs d'otages, attaquant les voyageurs, devient chef de bande et reprend finalement possession de l'héritage paternel, exécute ses ennemis, selon la coutume : son père n'avait-il pas mis le feu à la maison de ses frères ou demi-frères qui l'avaient exclu du pouvoir ? L'influence de sa mère est capitale, elle voit dans son fils un moyen pour recouvrer force, honneur et

5. Nom donné aux possessions européennes de l'empire ottoman, puis plus spécialement à la Grèce.
6. On les nomme « klephtes » du grec « kleptô : voler ». Ce sont des Grecs pour la plupart, ou des albanais, qui vivent dans les montagnes et détournent les voyageurs. Cependant, ils rejoindront les insurgés grecs luttant pour leur indépendance. L'image que l'on se fera d'eux change alors. Le terme de « klephte » a donc un double aspect : négatif et positif.



richesse<sup>7</sup>. Kour, le pacha de Bérat, auquel Ali est lié par sa mère (elle est une fille du bey de Konitza, de la famille de Kour Pacha), cherche à mettre fin à ses brigandages, l'attrape par deux fois, lui fait grâce en espérant ainsi l'amadouer, tandis qu'Ali courtise une de ses belles-filles, se fait surprendre mais échappe à la pendaison, de justesse; Ali finit par épouser en 1770, Émineh, une des filles de Kaplan, pacha de Delvino, sur les conseils de sa mère le dotant ainsi d'appuis précieux. Deux fils, Mukhtar et Véli, naîtront de cette union. Émineh sera respectée pour sa vertu et ses interventions pour réduire la cruauté de son époux.

Commence alors sa vie d'homme politique et de militaire, son *irrésistible ascension*. Nous sommes en 1778, il a vingt-huit ans environ. Bien que gendre du pacha de Delvino, il le dénonce au sultan, le fait éliminer, devient prévôt des routes, avec pour mission de lutter contre les brigands de grand chemin qu'il connaît fort bien. Il massacre sans remords ceux qui refusent de le servir, souvent des compagnons de brigandage. Puis, il mène une guérilla contre Kour Pacha et son allié, le récent pacha de Delvino, agitant les villages contre eux, rendant les routes peu sûres, et rendant responsable de ces troubles Kour Pacha auprès du Sultan, tandis qu'il s'enrichit de rapines diverses. Le pouvoir central l'estime apte à pacifier la région (Ali défait le pacha de Skodra à cette occasion) et le récompense, à la mort de Kour Pacha, en le nommant pacha et gouverneur d'Iannina (1787).

Ali, pacha d'Iannina, continue sa carrière ascendante, unifiant la région sous son autorité: différents villages grecs ou albanais autour d'Iannina

7. F. Pouqueville a ces mots: «Elle élevait le jeune Ali comme devant être son vengeur; et elle l'entretenait de ces maximes funestes, qui ont fait le destin de sa vie: *mon fils*, lui disait-elle sans cesse, *celui qui ne se défend pas son patrimoine mérite qu'on le lui ravisse. Souvenez-vous que le bien des autres n'est à eux que parce qu'ils sont forts; et si vous l'emportez sur eux il vous appartiendra*. Par ces conseils pernicieux, elle formait son fils au brigandage, en lui répétant que le succès légitime tout...Ali qui aime à raconter les particularités de sa vie, s'animait en parlant de cette sorte d'éducation première: «Je dois tout à ma mère, me disait-il un jour; car mon père ne m'avait laissé, en mourant, qu'une tanière et quelques champs. Mon imagination, enflammée par les conseils de celle qui m'a donné deux fois la vie, puisqu'elle m'a fait homme et vizir, me révéla le secret de ma destinée. Dès lors je ne vis plus dans Tébélen que l'aire natale de laquelle je devais m'élancer pour fondre sur la proie que je dévorais en idée. Je ne rêvais que puissance, trésors, palais, enfin ce que le temps a réalisé et me promet, car le point où je suis arrivé, n'est pas le terme de mes espérances.» (*Histoire de la Régénération de la Grèce*, Paris, Didot, 1824, tome I, p. 16-17.

se verront soumis progressivement à son pouvoir. Le groupe de villages<sup>8</sup> le plus célèbre pour sa résistance est celui de Souli, région montagneuse au sud d'Iannina, peuplée d'Albanais chrétiens. Sa première campagne en 1792-1793 échoue. Cependant Ali Pacha s'emparera, non loin de Souli, d'Arta (1796). Sur le plan extérieur, le Sultan l'envoie défendre les frontières : d'abord sur le Danube, à Belgrade contre l'empire austro-hongrois (1788), puis en Roumanie, contre l'empire russe (1789), enfin à nouveau à Belgrade, contre un général de l'armée ottomane, le janissaire Osman Pasvan Oglou, qui s'est révolté (1797-1798). Sa fidélité et ses victoires sont récompensées par différents titres (Pacha à une queue, à deux queues, vizir).

L'Europe est en pleine ébullition, Bonaparte est en Italie, et au Traité de Campo Formio (1797) obtient les possessions vénitiennes de la mer Adriatique; Corfou, Ithaque, Buthrint, Parga, Préveza... Les troupes françaises s'installent dans ces villes et îles. En 1798, la campagne d'Égypte fait des Français les ennemis de l'empire ottoman. Ali Pacha entre en contact avec l'adjudant-général Nicolas Rose qui occupe Corfou et lui fait croire en une possible alliance; en réalité, il convoite les villes côtières, possessions vénitiennes passées entre les mains de la France, comme Buthrint, Préveza, situés juste en face de Corfou. N. Rose se laisse abuser, n'arrive pas à soulever les grecs, sauf ceux de Souli. Il tombe dans un guet-apens tendu par Ali Pacha qui l'envoie mourir à Istantoul. Son successeur, le général de la Salcette, n'a guère plus de chance: le 12 octobre 1798, devant Nicopolis, dans le golfe de Préveza, où eut lieu jadis la bataille navale d'Actium entre Marc-Antoine, Cléopâtre et Octave (le futur Auguste), les soldats français sont battus, les survivants déportés et mis à mort. Corfou capitule en 1799. Ali Pacha a réussi à s'imposer comme interlocuteur principal des Anglais

8. Souli est une confédération de 66 villages dont les principaux sont Souli, Gkiapha, Avarikos, Tzavella, Samonivé, à 14 heures de marche d'Iannina. À l'intérieur de chaque village, les familles sont regroupées en clan ou alliance (pharès). La population de ces villages, à l'origine, au nombre de sept, était, selon Fr. Pouqueville, d'origine albanaise et de religion chrétienne, et, d'après W. M. Leake, payait son impôt (le kharatj, réservé aux non-Musulmans) à un spahi, le bey Bekir et non au Pacha. Souli était donc un spahilik ou division du territoire confié à des soldats ottomans, à la façon d'un fief. Sa population va s'accroître de paysans grecs refusant de payer l'impôt. Pour les pachas d'Iannina, leur intérêt pour Souli vient de leur désir de récupérer cet impôt: rivalité entre le pacha et le bey (Ali Pacha fera mettre à mort le bey Bekir). Onze expéditions seront menées contre les Souliotes pour les soumettre.



et des Russes, ennemis de la France napoléonienne. La France, l'Angleterre ont leurs envoyés : parmi eux, le consul français Fr. Pouqueville, le colonel anglais W. M. Leake, le poète lord Byron séjournent à Iannina et dans son palais.

Ses fils obtiennent des pachaliks importants (la Morée ou le Péloponèse ; le nord de l'Albanie) ; la puissance d'Ali Pacha, en 1810, s'exerce sur deux millions de sujets, s'étend sur une grande partie de la Grèce. Mais le nouveau sultan, Mahmoud II, épris de modernité, se méfie de la trop grande indépendance de ses gouverneurs, et tente de réduire l'influence d'Ali Pacha ; il commence par enlever à son fils Véli le pachalik de Morée. Le massacre perpétré par Ali des habitants musulmans de la ville de Gardiki en 1812, une sombre histoire de tentative d'assassinat fomenté par Ali Pacha contre un pacha devenu le favori du Sultan, le refus d'Ali de se rendre à Istamboul, conduisent à une intervention militaire du pouvoir central en 1820. Iannina, bien fortifiée au bord de son lac, tombe en raison des nombreuses désertions des alliés d'Ali Pacha ; Ali se rend sur l'île au centre du lac, dans l'espoir d'une conciliation avec les envoyés du Sultan mais il s'agit d'un piège. Il meurt le 5 février 1822, les armes à la main ; on le décapita et l'on envoya sa tête à Istanbul pour qu'elle soit exposée<sup>9</sup>. On se débarrassa aussi de ses fils de la même façon et de leurs familles.

Son histoire coïncide avec les premiers soubresauts de l'indépendance grecque qu'il aide directement (il s'allie aux klephtes grecs contre le Sultan qui assureront jusqu'au bout sa défense dans Iannina assiégée ; sa dernière épouse, la jeune et belle Vassiliki Kitsou, de cinquante ans plus jeune que lui, est grecque ; elle l'influence en faveur des grecs) ou indirectement (en occupant l'armée ottomane à Iannina, il laisse aux grecs de Missolonghi un répit pour se préparer à l'insurrection). Mais aussi, il vit à l'époque où les puissances européennes convoitent l'Empire ottoman, en prédisent ou en favorisent la dislocation. La Sublime Porte a du mal à se moderniser, son administration est incompétente et corrompue, le nationalisme se diffuse parmi les peuples soumis et les mène à une conscience de leur identité, et la vie d'Ali Pacha est un assez bon condensé de ces changements en cours.

9. Voir le roman qu'I. Kadaré consacre à cette fin tragique, *La Niche de la honte*, Paris, 1984.

L'historien repère vite l'intérêt majeur qu'il y a à rendre compte de cette vie symptomatique des difficultés de l'empire ottoman.

Les sources dont on dispose à cet effet sont nombreuses mais trois témoins de qualité, qui ont vécu longtemps à la cour d'Ali de Tépélène, méritent notre attention. Leurs témoignages concordent le plus souvent. Il s'agit d'un aventurier Samson Cerf-Beer, alias Mansour-Effendi, d'un consul français François Pouqueville, et d'un colonel anglais d'artillerie William M. Leake. Tous trois, pour être cultivés, observateurs placés en première ligne, fins connaisseurs du pays, fournissent à l'historien des informations directes sur l'état de la Grèce et sur la personnalité d'Ali.

Le premier témoin est William Martin Leake (1777-1860), officier anglais dans l'artillerie de marine, passionné d'antiquités et topographe du Nil jusqu'à la quatrième cataracte, à la fin de l'expédition des Français en Égypte. Auparavant, le gouvernement anglais l'avait envoyé à Istamboul pour aider l'armée ottomane, mais sa passion pour l'Antiquité resta la plus forte, il se consacra à des relevés de sites antiques. Un naufrage lui fit perdre toutes ses notes. On l'envoya en Albanie pour surveiller les progrès des armées françaises et conseiller Ali Pacha. Il en profita pour étudier les monuments antiques de l'Épire, et se constituer une collection de pièces de monnaie et de sculptures. C'est au cours de son séjour dans le palais d'Ali Pacha qu'il entendit le poète Chatzi Sechrétis et voulut avoir une copie de son poème. Les souvenirs de cette période (1805-1807) ont été conservés dans son ouvrage *Travels in Northern Greece 1804-1810* (London, 1835, 4 volumes) et dans des carnets. Sa retraite fut consacrée à des études érudites : il était membre de différentes Académies savantes en Europe. À sa mort, ses collections allèrent au British Museum et à l'Université de Cambridge. Les critères qui dictent son témoignage sont ceux de la résurrection du passé antique, du philhellénisme naissant, des littératures populaires nationales, de la supériorité des œuvres de l'esprit sur celles de la politique.

Très différent est le témoin suivant.

Samson Cerf-Beer de Medelsheim est né à Strasbourg en 1777 dans une famille juive dont un des ascendants avait été fournisseur des armées de Louis XV. Officier de carrière, il traverse la période révolutionnaire en s'embarquant pour des missions en Méditerranée, se fait attaquer par des



pirates ou des vaisseaux anglais, est fait prisonnier à Naples, à Istamboul, et ailleurs, s'évade plusieurs fois, revient en France, se dit royaliste et pour lutter contre Napoléon, offre ses services à l'Empire ottoman, se convertit à l'Islam, adopte le nom de Mansour-Effendi, lutte contre les austro-hongrois en Serbie, se retrouve enfin à la cour d'Ali Pacha avec pour mission de moderniser son armée, d'édifier des forts. De 1814 à 1818, il vit aux côtés d'Ali Pacha, en dénonce la cruauté, réussit enfin à s'enfuir. De retour à Paris, il rédige ses *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie pendant le gouvernement d'Ali Pacha* (Paris, 1826), avant de se tirer une balle dans la tête en 1826. Il y raconte sa vie tumultueuse de façon si passionnée que l'on devine un caractère volontaire à l'extrême, celui d'un homme prompt à l'action, jouant sa vie à chaque instant. Ses *Mémoires* ressemblent à un roman d'aventures, par leur style enlevé, aux jugements parfois entiers, quoiqu'ils soient aussi nourris de faits vécus des plus exacts. S. Cerf-Beer nous donne une description de la géographie de l'Albanie, retrace sans complaisance les mœurs albanaises et grecques qu'il réprovoque, et la vie d'Ali Pacha dont il fut le confident. Ces deux hommes s'apprécient, mais sont sur le qui-vive réciproque (S. Cerf-Beer ne se rend jamais sans ses pistolets auprès d'Ali Pacha, qui le sait capable de défendre sa vie sans hésitation), ils ont le même regard sur la vie : le plus fort l'emporte. Mais S. Cerf-Beer, outré par la cruauté du tyran, assiste, souvent impuissant, à ses exactions et à son délire, et témoigne contre lui : Ali Pacha fait enlever tous les pavés des rues d'Iannina pour que ses invités arrivent poudreux et crottés à son palais tandis qu'il roule en calèche sans se salir ; cette calèche est un carrosse que les Vénitiens ou les Français lui ont fait parvenir, et pour ne pas trop savoir s'en servir, il copie de façon ridicule les façons d'un roi ; Ali Pacha a des harems de femmes et de jeunes enfants mâles, les deux pour ses ébats<sup>10</sup> ; il a dans ses caves des monceaux d'objets précieux disparates qu'il a obtenus par ses vols ou ses captations d'héritage (Ali s'invite lors

10. Fr. Pouqueville le confirme : « Sa garde est composée d'assassins ; ses pages sont les enfants dépravés des victimes de sa férocité, ses affidés des empoisonneurs, qui se font gloire de leurs crimes... des espions, déguisés sous toutes les formes, cherchent et scrutent les lieux où sont enfouis les deniers de la veuve et de l'orphelin. La vierge timide, cachée dans l'obscurité des appartements réservés à son sexe, ne peut échapper à leurs regards pénétrants. On l'arrache du sein maternel, on en arrache le fils, espoir d'une famille vertueuse ; et l'honneur, la beauté, la pudeur, sont sacrifiés aux plus honteuses passions. » (*Voyage...*, tome I, p. 121)





d'un héritage et impose ses choix aux héritiers qui n'osent lui contester ses prises); il profite de la lâcheté généralisée et de la peur qu'il inspire; il noie, après en avoir abusé, une des maîtresses d'origine grecque d'un de ses fils sur dénonciation des autres épouses<sup>11</sup>; il fait arracher la peau du visage de ses prisonniers et les promène, leur peau pendant sur le cou, dans la cour de son palais, devant les membres de leur famille convoqués; il invente d'autres tortures comme celle de mettre des corps dans les canons au lieu des boulets et a une prédilection pour brûler vifs ses ennemis, il coupe les oreilles et les nez de ses prisonniers et les leur sert à manger, assaisonnés en salade. La liste de ses crimes est infinie, et S. Cerf-Beer ne cache pas son aversion: il ose dire ce qu'il a vu, sans rien cacher. Sans doute, un peu d'admiration passe pour ce tyran mais S. Cerf-Beer, converti à l'Islam, voit dans ces agissements plus de la folie que de la morale conseillée par sa nouvelle religion. Comme il parle bien le turc, et sans doute le grec, il est à même d'avoir des connaissances exactes et internes, tout en conservant un esprit critique lié à sa culture française. Est-il royaliste comme il le prétend? Est-il contre Napoléon? Il a, en fait, peu la tête politique, si bien qu'il ne voit pas venir le mouvement d'indépendance grecque, tant il a horreur des grecs qu'il juge perfides, prêts à vendre père et mère, il ne voit pas non plus les faiblesses qui causeront la ruine de l'Empire ottoman, mais son séjour à la cour d'Ali Pacha est semblable à un reportage bien documenté.

W. M. Leake rencontra François Pouqueville, notre troisième témoin capital et il en devint l'ami. Né en 1770, ordonné prêtre, royaliste ouvert à l'idéal

11. Il s'agit de la très belle Euphrosini Vassiliki, qu'Ali fait arrêter avec seize autres compagnes, sous le prétexte de lutter contre l'adultère. Il les jeta dans le lac, pieds et poings liés. Ces vers célèbres de V. Hugo (*Les Orientales*) évoquent ce drame:  
«La lune était sereine et jouait sur les flots.  
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise.  
La sultane regarde, et la mer qui se brise,  
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.  
De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.  
Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.  
...  
Ce sont des sacs pesants d'où partent des sanglots.  
On verrait, en sondant la mer qui les promène,  
Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine...  
La lune était sereine et jouait sur les flots.



révolutionnaire, François Pouqueville abandonne la prêtrise et se consacre à la chirurgie. Il participe en tant que médecin à l'expédition d'Égypte. Il sera fait prisonnier et envoyé à Istamboul. En prison, il apprend le grec moderne, le turc, traduit des poètes grecs antiques, soigne ses amis français, dont le malchanceux adjudant-général Nicolas Rose (ou Rozé), rédige son journal selon un code secret, dont il se servira pour relater son voyage en Grèce, revient à Paris y passer sa thèse sur la peste, publie en 1805 son *Voyage en Morée et à Constantinople*, qu'il dédie à Napoléon. Talleyrand et Napoléon le nomment immédiatement consul de France auprès d'Ali Pacha où il restera jusqu'en 1816, soit 11 ans (1805-1816). Avec son frère Hugues, il parcourt l'Albanie, l'Épire, la Grèce, à la recherche des cités antiques, des stèles et des inscriptions. Ali Pacha préférant l'alliance avec l'Angleterre, Fr. Pouqueville est mis à l'écart par les émissaires anglais (sauf par W. M. Leake, tous deux partageant une même passion pour l'Antiquité), tandis qu'il réproouve ouvertement les crimes d'Ali Pacha. Ce dernier le supporte, le respecte, le surveille. Dès 1816, Fr. Pouqueville prend parti pour l'insurrection grecque, donnant refuge à Patras où il a été nommé consul, à des insurgés; en 1818, il est rapatrié en France. Il se consacre à la rédaction de ses ouvrages dont *Le Voyage dans la Grèce* (1820—cinq tomes), ou *Histoire de la Régénération de la Grèce* (trois tomes, 1824), reçoit différentes distinctions pour récompenser son érudition, influence de jeunes artistes (Chateaubriand, Alexandre Dumas, Népomucène Lemercier, David d'Angers). Il meurt à Paris en 1838 à l'âge de 68 ans.

Fr. Pouqueville est celui qui aura vécu le plus longtemps auprès d'Ali Pacha. Il écrivait : «j'ai passé à Iannina les plus belles années de ma vie, au milieu de vicissitudes et de dangers difficiles à croire pour tous autres que ceux qui ont eu le malheur de connaître Ali Pacha» (*Voyage*, p. 92) mais il ajoute qu'il n'entretiendra pas le lecteur de ce qui concerne sa personne, préférant rester discret sur ce qu'il a vécu et faire œuvre de savant. Ce médecin érudit, philanthrope, hésite d'abord à voir dans les Grecs de son temps les héritiers de l'Antiquité, comme il doute de leur capacité à devenir libres. C'est progressivement qu'il prend parti pour eux, et ce changement est dû à sa fréquentation d'Ali Pacha. Il le rend responsable de la révolte des Grecs, parce que sa tyrannie est odieuse et suscite la répulsion et le désespoir de ses victimes. Esprit supérieur, il s'intéresse à des sujets (retrouver



le site de Delphes, par exemple) qui sont totalement étrangers au despote sanguinaire dont il méprise la bassesse et s'avise à peine de la décrire. Tout, dans sa façon de vivre et de penser, le met aux antipodes d'Ali Pacha qui lui rend son mépris également. Mais Fr. Pouqueville et son frère sont, à chaque printemps, sur les mauvaises routes de la Grèce, recherchant dans les villages et paysages sous leurs yeux, les traces du passé antique, dormant chez l'habitant, botanisant ou cartographiant. De ce contact direct avec les populations, il note les limites de la politique d'Ali Pacha, son incapacité à fonder son pouvoir sur autre chose que sur la force brutale ; il juge sa façon de gouverner archaïque, il montre son inaptitude à voir les transformations de son siècle.

Ces trois témoins, aux points de vue variés, ont laissé des récits agréables par leur style, et ils ont la même opinion sur Ali Pacha. Ce personnage historique était plus effroyable que digne de susciter un engouement intellectuel ou une fascination nourrissant l'imagination. Pourtant une légende a pu naître, du vivant même d'Ali Pacha.

### La fabrication d'une légende

Déjà de son vivant, Ali Pacha sut entretenir sa propre légende. Ne raconte-t-il pas à S. Cerf-Beer que, jeune homme sans fortune, poursuivi à la suite d'un de ses brigandages, il se réfugie dans un monastère abandonné en pleine montagne, et qu'assis sur une dalle près de l'autel de la chapelle, il s'aperçoit que la dalle bouge : en la soulevant il découvre un trésor caché. Bien sûr, il ajoute que cela est faux mais il aime en diffuser l'histoire. Sa vie, faite de revers surmontés et de crimes impunis, est sous le signe de la chance insolente, d'une providence qui lui est favorable : il a la « baraka », que ses ennemis le comprennent ! Orphelin de père, victime de sa parenté, il a su se faire un nom respecté, devenir Pacha, puis vizir. Il se dit le protégé du sultan, le pourfendeur des infidèles, l'homme de la situation quand les dangers intérieurs menacent l'empire ottoman. Mais l'épisode qui l'a, certainement, le plus traumatisé, c'est l'enlèvement de sa mère et de sa sœur qui furent violées, à tour de rôle, par les habitants de deux villages, tirant au sort, chaque soir, le bénéficiaire pouvant abuser de ces deux femmes. Il



taît l'épisode mais tous le connaissent. Sa vengeance, patiente et terrible, lui donnerait le droit de figurer parmi les héros d'une tragédie grecque fondée sur le ressentiment et la vengeance. Shakespeare n'aurait pas dédaigné un tel personnage fourbe et cruel dont la mort, tout aussi héroïque, liée à une trahison, est également tragique.

Pourtant son physique le distingue peu des autres hommes, car les nombreux visiteurs venus à sa cour parlent d'un homme de taille petite, de teint clair, aux yeux bleus, le crâne très allongé vers le haut, avec quelque embonpoint mais sans graisse excessive. Seule l'intensité de son regard étonne : il scrute, fixe de ses yeux son interlocuteur, ne cille pas, et il met mal à l'aise chacun. Les portraits que l'on possède de lui conservent ce trait. Fr. Pouqueville en donne cette description lors de son deuxième entrevue où il se présenta comme consul de la France : «il approchait de la soixantième année ; sa taille, qui n'est guère que de cinq pieds trois pouces, était déformée par un embonpoint excessif. Ses traits, chargés de rides, n'étaient pas cependant entièrement effacés ; le jeu mobile de sa physionomie, l'éclat de ses petits yeux bleus, lui donnaient le masque terrible de la ruse jointe à la férocité. Parmi les éclats d'un rire guttural, il sut nous dire des choses mêlées d'une certaine grâce»<sup>12</sup>. Il sait soigner son apparence extérieure, même si la crasse, les poux forment l'ordinaire de ses vêtements mais les insignes de dignitaire turc qu'il arbore fièrement, le font respecter de la population lors de ses déplacements. Autour de lui se compose une aura de terreur et d'admiration. Ainsi, une anecdote que raconta le consul Fr. Pouqueville dans les salons parisiens, devait déjà être connue en Grèce. Il s'agit d'une nuit où le Pacha est dérangé par le bruit d'une boule qui roule autour de sa couche ; au petit matin, il découvre que c'est la tête de son esclave noir que son lion domestique a décapité et dont il s'amuse. Les supplices qu'il inventa ou autorisa ne manquèrent pas de frapper les esprits, et servirent à compléter la légende d'un personnage hors du commun, qui ne devait qu'à sa ruse, sa cruauté et à son charisme d'avoir si bien réussi.

En Europe, la mode préromantique et romantique s'empare de ces faits : ici, l'on recherche les signes physiognomoniques du génie ; là, le goût pour l'exotisme s'invente, l'orientalisme est en train de naître ; dès 1820, le philhellénisme devient un combat des intellectuels français, anglais et

12. *Le Voyage...*, *op. cit.*, p. 89.

allemands (Mme de Staël, Benjamin Constant, Jeremy Bentham, les frères Schlegel, Schelling, Hegel) et préfigure d'autres combats pour l'indépendance des nations et des peuples. Ali Pacha est à la fois honni, condamné, synonyme de despotisme oriental, et il est admiré, pour avoir été un personnage inquiétant, solitaire, exceptionnel. Les noms de Lord Byron, de V. Hugo, d'A. Dumas, de Delacroix, de N. Lemerrier, de, pour ne citer que les principaux, vont alimenter la célébrité d'Ali Pacha, et le rendre de plus en plus légendaire. Il fascine selon l'ambivalence de la fascination et de la répulsion.

Auparavant, dans les antichambres de la carrière littéraire et artistique qui attend Ali Pacha, et parallèlement à ce futur destin, sur place, conformément à des pratiques seigneuriales, le pacha s'entoure de chantes faisant son éloge. Il est difficile déjà de dire si la coutume est plus albanaise qu'ottomane. S. Cerf-Beer note ceci : « Les Albanais ont des chansons, appelées *boukovalas*, qui ont toujours pour sujet les exploits héroïques de celui qui chante, ou bien ceux de leurs chefs ; tout cela n'est qu'un tissu de mensonges effrontés et de rodomontades, ou un narré de cruautés, de perfidies et d'injustices dont ils se glorifient et qu'ils exagèrent dans leurs chansons, qui sont d'une monotonie assommante, et une seule espèce de mélodie sert pour toutes les chansons, dont le refrain, à chaque couplet, est le suivant : *iô, ôh, ôh*, qu'ils prolongent tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce que la nécessité de reprendre haleine les force de cesser. Celui qui voudrait noter leur air (j'emploie le singulier, puisqu'ils n'en ont qu'un seul), n'aurait que cinq notes à employer, dont une dièze, c'est-à-dire, l'air est en *ut-majeur* ou *la-mineur*, et la finale *iô, ôh ôh* est toujours en *sol majeur*. Leur manière de chanter est de crier à tue-tête, et fort souvent ils se réunissent un certain nombre qui s'assoient en rond et chantent, toujours à l'unisson, de toute la force de leurs poumons, ce qui fait une musique terrible. Ils pincent aussi une espèce de guitare grossièrement faite, quelquefois en bois, sur laquelle sont tendues une ou plusieurs cordes ; mais il ne faut en attendre aucune harmonie, car l'instrument est aussi barbare que les musiciens »<sup>13</sup>. Il est fort probable qu'Ali Pacha, Albanais de naissance, ait importé cet usage à sa cour, ou l'ait accepté comme allant de soi, bien plus qu'il ne l'ait emprunté aux mœurs ottomanes. En effet, il n'est jamais allé à Istantoul, à la cour

13. *Mémoires sur la Grèce et l'Albanie*, notice, p. XXXIV.



du sultan, et même s'il prétend descendre d'une noble famille d'Arabie, il a plus côtoyé Grecs et Albanais dont il parle la langue que le monde raffiné des cours stambouliotes. S. Cerf-Beer ajoute qu'il était superstitieux et recevait volontiers des derviches mendiants, dont il craignait les prophéties et les menaces, au point de ne pas se froisser de leurs propos parfois injurieux à son égard. Musiciens, chanteurs, diseurs de bonne aventure se pressaient-ils à sa cour ? Peut-être.

Un autre facteur, non négligeable, est l'influence même de la ville d'Iannina où quatre communautés (juive, grecque, albanaise et turque) cohabitent ou se tolèrent ; la ville comporte des bibliothèques, a une activité intellectuelle et des écoles, le grec y est la langue la plus commune. Fr. Pouqueville la présente ainsi : « Janina se glorifie d'avoir cultivé en silence les lettres... Un cabinet de physique, des sphères, des cartes, quelques instruments de chimie, une bibliothèque qui renferme environ quinze cents volumes des classiques des trois langues qu'on enseigne dans son collège, suffisent pour initier les élèves dans la connaissance des sciences »<sup>14</sup>. C'est peut-être au contact de lettrés grecs ou juifs hellénisés de longue date (appelés romaniotes)<sup>15</sup> que s'est préservée la tradition de l'eulogie non religieuse, de chants en l'honneur du souverain. Faut-il pour autant remonter à Byzance, à l'Antiquité ? À leurs épopées érudites, à celles populaires ? Les chants akritiques<sup>16</sup> comme les poèmes homériques étaient-ils encore un peu connus ? Un modèle culturel demeure souvent très longtemps présent dans les esprits mais la seule certitude que nous ayons est la suivante : Ali Pacha a demandé à un poète qu'il chante ses exploits, sous une forme versifiée, ou même le fait qu'un poète ait proposé ses services, cela correspond à un usage établi, à un accord sur le résultat attendu entre les deux parties, cela provient d'un modèle culturel qui leur a semblé bon et valable auprès des autres. L'origine de ce modèle, en revanche, est délicate à déterminer. Plusieurs traditions à peu près semblables ont pu se coordonner. La paranoïa d'un tyran est aussi un facteur à ne pas négliger : Ali Pacha, à la fin de sa

14. *Le Voyage...*, tome I, p. 120.

15. Ils descendent des Juifs chassés lors de la destruction de Jérusalem par les Romains en 70 ap. J-C.

16. Ce sont des chants populaires byzantins en l'honneur de Digenis Akritas, héros grec par sa mère et arabe par son père (d'où son nom « di-genas, double famille »), qui se bat aux frontières contre l'envahisseur.



vie, devait se demander ce qu'il resterait de lui, il lui fallait avoir une image de soi supportable, il cherchait encore à impressionner ses ennemis... Nous n'en saurons pas plus.

Chatzi Sechrétis, un poète analphabète, inculte, aveugle même

La tentation est grande de penser que l'*Alipachade*, à l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle, désignerait le mode de composition de nos plus vieilles épopées, celles d'Homère. Les points de ressemblance d'une commune cécité des poètes, d'une dictée d'un poème élaboré à l'oral, d'une récitation inscrivant le poème dans la culture d'un peuple, de copies de longueur différente et de variantes à étudier, tout cela incite à imaginer une quasi-identité des faits. Cependant il faut plus de prudence et analyser la validité de telles équivalences.

Les incertitudes qui entourent l'auteur de l'*Alipachade* ne peuvent que renforcer ce processus de fabrication légendaire. C. N. Sathas<sup>17</sup>, qui a édité cette épopée, nous donne ces quelques informations précieuses : « À la cour d'Ali Pacha, a vécu et y a été nourri un Turco-Albanais, du nom de Chatzi Sechrétis, originaire de Delvino. Totalement analphabète mais doué d'imagination poétique, sous la dictée d'Ali, il a chanté les trophées et les méfaits de ce nouveau Phalaris... ». Il ajoute : « Le regretté Athanase Doidorikès m'a raconté, lui qui avait vécu plusieurs années à la cour d'Ali, honoré du titre de chancelier, que le satrape avait plaisir à écouter le poème, lu à haute voix, de Chatzi Sechrétis, et il ordonnait souvent au poète d'ajouter un détail qui avait échappé à son attention. Il voulait qu'il soit publié, et pour cela, il avait transmis le manuscrit à l'un des savants d'Ioannina pour qu'il l'examine. Incontestablement il a subi de nombreuses additions et soustractions. C'est pourquoi le double laissé par W. M. Leake, constitué de 4 500 vers, finit avec la soumission de Souli (1803), mais le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale d'Athènes, même s'il est, en partie, incomplet, est composé de plus de 10 000 vers, et va jusqu'à la catastrophe des Khardikiotes (1812).

Dans le premier manuscrit, on trouve le nom de Panagiotis Salonitoglou

17. K. N. Sathas, *Istorikai diatribai*, Bibliothèkê Historikôn meletôn 127, « Bios Ali pasa upo Chatsi Sechreti », Athènes, 1870, p. 123-128. Cet érudit naquit à Galaxidi (village, près de d'Itéa-Delphes, abritant alors une flotte marchande grecque, et qui se révolta plusieurs fois contre les Turcs), fit des études de médecine avant de se consacrer à l'étude des manuscrits byzantins et néohelléniques.



qui écrivit ce poème sous la dictée de Chatzi Sechrétis, et notre manuscrit s'achève ainsi :

« Chatzi Sechrétis a composé ces distiques,  
C'est qu'il en a dans sa poche des milliers et des milliers,  
Quelque soixante ans, au service d'Ali Pacha, j'ai travaillé,  
Et maintenant j'attends l'heure d'être libre,  
J'attends avec une grande reconnaissance mon salaire,  
Ali Pacha a ordonné de me faire arracher les yeux.  
Aimé de Dieu, juste Miséricorde,  
Dans ta chronique, ainsi je t'ai déclaré.  
Et voici qu'Ali Pacha m'a laissé seul et sans ressource,  
Et maintenant j'attends l'heure où je verrai mon salaire.  
Sur l'ordre de Dieu, par la grâce de Dieu,  
Ton esclave, ô mon vizir, cherche un office,  
Ce n'est pas trop demander à la maison d'Ali Pacha,  
C'est que, par suite de la faim, ton esclave est devenu une anguille.  
Car j'ai [la charge de] douze âmes, qui m'attendent pour manger,  
Et surtout d'Ali Pacha ils attendent le bon vouloir.  
Ton esclave Chatzi Sechrétis. »

Ensuite, sur une demi-feuille l'ajout suivant :

« Je suis certain que vous le savez et en avez connaissance,  
De la colère d'Ali, que Dieu nous protège,  
Uniques sont le vizir Ali Pacha et ses enfants,  
Et personne aujourd'hui ne peut se tenir face à lui.  
Maintenant j'ai décidé de sauver ce cahier.  
Lisez depuis le début, découvrez la suite.  
J'ai renoncé à en dire plus, le temps ne m'y invite pas,  
Car je suis en Roumélie et je vais m'en aller maintenant.  
Moi et mes enfants, nous sommes tous chez Ali Pacha.  
Je signe Chatzi Sechrétis, malheureux à en mourir,  
Delvino est ma patrie, je vous dis mon nom. »